

Valcogne

"L" comme Lambda

- Valcogne -

L comme Lambda

© - Valcogne -, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3605-4

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Bien malins ceux qui savent où et quand leur vie va basculer, irrémédiablement. Depuis vingt ans Ludovic Magne jouissait d'un bonheur serein auprès de son épouse, Patricia, sa fille, Alexandra, sa belle famille, ses amis, sans oublier Fausto, le chien-loup.

C'était l'été, saison idéale pour son activité. Les lignes du carnet de commandes s'étoffaient grâce au climat favorable. Les vacances scolaires avaient débuté quinze jours auparavant. Alexandra en passait une partie chez sa grand-mère, à Beynac-Cazenac, dans le Lot. Elle revenait après demain matin.

Comme chaque jour depuis deux décennies Patricia le joignait pour prendre de ses nouvelles, dire les banalités que partagent tous les couples installés pour conclure par le rituel :

« Je t'embrasse, mon cœur. »

Représentant en placements libres, à son compte, pour différentes marques de climatiseurs, il sillonnait la France entière pour placer ses installations. Ses employeurs ignoraient qu'il portait plusieurs casquettes, surtout attentifs aux gains qu'il leur procurait. Il vendait indifféremment tel matériel ou tel autre sans état d'âme. Ses patrons exaltaient la loi de la jungle, lui la pratiquait à sa manière. Pour quelles raisons jurer fidélité à des gens qui n'hésitaient pas à délocaliser brutalement, fermer des usines, jeter des employés dans les affres du chômage et de la survie ?

Cette disposition d'esprit contrastait avec son apparence physique, généralement jugée banale par ses contemporains.

Quand on voyait Ludovic pour la première fois on découvrait un homme encore jeune, de taille moyenne, aux traits réguliers, sans particularités notables. Rien pour attirer l'attention, ni nez trop saillant, ni oreilles décollées, cicatrices ou déformation significative. Sa tête ronde, son début de calvitie, inspiraient confiance. Ses yeux marron, doux, s'oubliaient aussi

vite que sa voix mesurée. Jamais il ne haussait le ton, ne montrait colère ou chagrin. Conscient de cette absence de charisme, Alexandra, dont les murs de la chambre étaient couverts de posters de vedettes masculines emblématiques allant d'Iggy Pop à Daniel Craig, le taquinait souvent en le traitant de « papa guimauve », reconnaissante cependant pour l'affection sincère qu'il lui portait. Elle avait des amis dont les géniteurs montraient plus de charisme mais imposaient une vie infernale à leurs familles.

À tout prendre, elle préférait le sien.

*

Ludovic avait décroché une grosse commande auprès d'une entreprise de Lons-le-Saulnier. Son intéressement était juteux. Au fil des années il mettait un surplus d'argent de côté issu d'un pourcentage sur ses gains personnels. Comme beaucoup, le couple avait ouvert un crédit pour acquérir sa maison, mais, pour les dépenses courantes, véhicules, loisirs, factures, études, vivait comptant.

Patricia, conseillère juridique à mi-temps pour un célèbre cabinet d'avocats, touchait de gras émoluments. Grâce à eux elle élevait sa fille dans les meilleures conditions. Son mari pouvait se consacrer, au-delà du temps raisonnable souvent, à ses affaires. Le pactole de Ludovic était le seul secret qu'il ait pour elle. Dans un but altruiste, il comptait le faire fructifier pour, un jour, lui offrir le somptueux cadeau qu'elle méritait pour tout ce qu'elle lui avait apporté.

Aussi, cœur léger, pied alerte sur l'accélérateur, rejoignit-il le nid familial sous le soleil généreux de ce mois d'Août exceptionnel. Il était seize heures. Pour empêcher les graviers tapissant le devant de sa demeure de crisser il emprunta le chemin de terre herbu derrière celle-ci. Il éteignit son moteur. Son véhicule termina doucement sa course à l'orée de la barrière sans qu'il doive freiner. Fausto devait dormir dans sa niche de l'autre côté. Le vent ne portait pas dans cette direction et, manifestement, l'animal ne trahirait pas sa

présence en l'accueillant par ses aboiements affectueux. Ludovic se réjouissait d'avance de la belle surprise qu'il préparait à Patricia.

Dans la poche droite de sa veste de lin, à l'abri dans un bel écrin habillé de velours bleu-roi, dormait un splendide rubis monté sur un anneau d'or. Patricia adorait les pierres, topaze, émeraude, lapis-lazuli. Heureusement pour lui, elle n'allait pas jusqu'au diamant !

Il s'en voulut de cette pensée mesquine, après tout, l'amour de sa vie, la mère de son enfant, n'avait-elle pas droit à un cadeau somptueux ? Quand on aime, dit-on, on ne compte pas.

À tel point qu'on ignore même que ce sentiment peut vous conduire à la ruine.

CHAPITRE 2

Ludovic ouvrit doucement la porte vitrée de la cuisine donnant sur le jardin. Il poussa la moustiquaire. À pas léger il emprunta le couloir carrelé menant à la salle de séjour. Bizarrement, la télévision était allumée. Il saisit fugacement d'un œil distrait les images d'un volcan en éruption accompagnées d'une musique insipide digne de documentaires à deux sous. Patricia détestait la petite lucarne. À son avis ce médium était un outil de propagande sournois destiné à abrutir l'esprit des classes laborieuses. Aussi, intrigué, enfila t'il, le couloir conduisant aux chambres. La porte de celle qu'il partageait avec Patricia était entr'ouverte. La première chose embrassée par son regard fut l'accouplement silencieux de son épouse, à genoux, lui tournant le dos, et d'un inconnu l'honorant consciencieusement en un acte qu'elle refusait depuis toujours à son mari.

Il se figea sur place, assommé, comme si un chêne vénérable lui était tombé sur la tête. Il crut contempler un tableau surréaliste. Les corps laiteux des amants se détachaient sur l'écrin de velours prune du lit, comme enchâssés dans la boîte géante que formaient les murs habillés de papiers peints monochrome, pourpre foncé.

Il n'osait respirer. Avant de commettre l'irréparable il décida instantanément de s'écarter, ne pas intervenir, prendre le temps de la réflexion, calmer les tambourinements qui battaient entre ses tempes. Aussi discret qu'à son arrivée il recula puis repartit vers sa voiture.

Une fois assis il agrippa son volant, stagna de longues minutes, abasourdi, abattu, prostré.

Il alluma mécaniquement une cigarette, ouvrit le cendrier du tableau de bord, manqua se brûler un peu plus tard en éteignant son mégot. Il démarra en douceur, partit comme il était venu. Il ne quitta pas la ville, loua une chambre pour la nuit dans un hôtel à prix économique. Le décor impersonnel, le confort spartiate, n'incitaient pas à s'abstraire de son infortune. Il bu une bouteille de whisky achetée à la grande surface à

proximité. Vers vingt deux heures, Patricia le joignit, comme d'habitude. Il répondit, la voix claire malgré l'alcool ingurgité.

« Coucou. »

« Tu as eu une bonne journée ? » Commença-t-elle.

« Formidable. J'ai placé l'essentiel de ce que je projetais. »

« Ho Ho, alors, notre voyage en amoureux à Venise se présente de mieux en mieux. Bravo. »

Il pensa que sa tête allait exploser, ses neurones se nouer en connexions improbables, son entendement disparaître après une attaque inévitable.

Mais il eut le courage de conserver un timbre égal, répondre :

« Un rêve de plus que nous réaliserons. »

« J'espère bien. Bon, excuse-moi, j'ai eu une journée éreintante, je t'embrasse. À demain mon cœur. »

Ils raccrochèrent simultanément. « Une journée éreintante. », l'ironie du propos le fit sourire, mais sauvagement. En son for intérieur il décidait déjà de faire payer à quelqu'un tous les malheurs qui avaient émaillé sa pauvre vie.

L'inspecteur Frédéric Brest pestait contre la circulation infernale du périphérique, aux voies diminuées à cause de réfection estivale. La voiture, antédiluvienne, ignorait l'existence de la climatisation. Ses fenêtres ouvertes permettaient surtout aux gaz d'échappement surchauffés de pénétrer l'habitacle, envelopper son front en sueur d'un voile de chaleur. Il songea un moment actionner le gyrophare mais une bretelle de sortie se dégagea opportunément. Il put prendre la porte de Brancion, retrouver la rue de Lourmel. Les places libres, nombreuses en été, l'aidèrent à se garer aisément. Il rejoignait Jacques Bertrand, son aîné de vingt ans, vieux routard rompu à toutes les avanies et ficelles du métier. Après quelques entorses au règlement, le Vieux, comme l'appelait familièrement ses collègues, avait vu

stagner sa carrière. Il aspirait juste à se retirer en Bretagne, à Jocelyn, précisément, pour y couler une retraite paisible, méritée. Les deux hommes appartenaient au corps prestigieux de la Police Judiciaire, affectés aux affaires criminelles. Chacun avait couvert un parcours différent. Leurs caractères souples les aidaient à former un duo compétent, efficace. Comme disait souvent leur patron, le commissaire principal Georges Chaffangeon : « Deux regards sur la même affaire améliorent la vision d'ensemble. »

« Et c'est toujours une troisième personne qui tire les marrons du feu. » maugréait le Vieux quand il entendait ce lieu commun. Frédéric lui répondait toujours :

« On est pas obligé de tout leur dire. »

« Jusqu'ici, on a jamais pu faire autrement. » se lamentait le Vieux. « Mais un jour, crois moi, nous serons à l'honneur. »

En attendant cet instant glorieux Frédéric montra sa carte au planton qui veillait sur l'entrée d'une maison cossue, style années trente, toute de meulière, au toit festonné de céramique colorée. Il passa la lourde porte de chêne où se découpait une lucarne en verre cathédrale protégée par une grille en fer forgé. Il avait passé gants et sur-chaussures en plastique. Il se borna à saluer son collègue, présent sur le pont, en levant les bras.

Bertrand se tenait face à l'escalier. Il masquait de son imposante carrure un corps étendu sur les marches de bois conduisant à l'étage. Il était chauve. Quelques poils gris, indisciplinés, jaillissaient des lobes de ses oreilles légèrement décollées.

Certains, dans son dos, l'affublaient du sobriquet de « Yoda ». Il le savait, n'en avait cure. Sans se retourner il observa, à haute voix :

« Aucun mystère. Crime passionnel. Sordide. Meurtre sans élégance, sans style, sauvage. La pauvre femme est tombée sous des coups de hachoir de boucher. »

« La profession de l'assassin ? » Questionna Frédéric, sans rire.

« Les gars l'ont embarqué. Il n'a pas nié. Il est gérant de marchés

financiers. »

« J'avais presque deviné. »

« Ne confonds pas le noble art qui consiste à découper les morceaux les plus fins de bêtes innocentes avec ce travail de tordu charcutier. »

« Donc, dans ton esprit, l'honorable profession vouée aux porcins ne mérite pas ton respect. Tu fais là une comparaison peu aimable. »

« Je n'ai pas évoqué les artistes de la rilette. Ne me fais pas dire ce que je ne sous-entends pas. Tu as très bien compris. Nous sommes devant un massacre ignoble. »

« Sans conteste. »

Frédéric laissa un instant son regard dériver sur les murs tachés de sang, le corps martyrisé de la victime baignant dans une flaque rubis virant lentement au noir. Le tronc reposait sur une table empire, les bras, découpés, reposaient au sol de part et d'autre. La tête gisait dans la baignoire de la salle de bain avec les deux jambes. Au tout début de sa carrière il avait pu subir des hauts le cœur, voire vomir, quelquefois sans discrétion. Puis, avec l'expérience, non qu'il soit indifférent, il supportait des scènes de crime sans broncher. Les autopsies aussi l'avaient blindé. On touchait ici la crudité des choses, loin des élucubrations d'obscurs romanciers de polars qui n'ont jamais vu un cadavre de leur vie.

Bertrand laissa travailler photographe et techniciens. Il mit dans une sacoche des enveloppes contenant des éléments de preuves déjà disponibles. Quand tous eurent terminé leur tâche, il les congédia, demanda au planton de placer les scellés, qu'il authentifia. Puis il dit à son adjoint :

« Nous ferons le rapport plus tard. J'ai reçu un bip. Nous sommes attendus ailleurs. »

« Pendant les heures ouvrables. » Nota laconiquement Frédéric.